

S comme Stimulation scientifique sexuelle

Michel Vaïs

Numéro 103 (2), 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (2002). S comme Stimulation scientifique sexuelle. *Jeu*, (103), 164–168.



MICHEL VAÏS

S comme Stimulation scientifiquement sexuelle

Ce que l'on nomme en allemand *theaterwissenschaft*, ou science du théâtre, a connu une nouvelle incarnation avec les expériences de Stéphane Crête, alias le Docteur Crête. Une incarnation qui n'a rien à voir avec la théâtrologie, ni avec les spectacles d'anthropologie théâtrale d'Eugenio Barba à Holstebro, même si l'on peut parler dans ce dernier cas d'un théâtre de laboratoire typique. Seulement, dans les expériences qui nous occupent ici, le mot « laboratoire » est véritablement pris au pied de la lettre.

Au sein de la compagnie Momentum, le comédien et metteur en scène Stéphane Crête a passé l'année 2001 à travailler sur les états de conscience modifiés chez l'acteur en représentation. Il a narré dans *Jeu 101*¹ la genèse des *Laboratoires Crête* qui, en quatre « Protocoles », promettaient de montrer du théâtre scientifique sous la forme de conférences illustrées d'expérimentations cliniques. J'ai assisté au der-

nier de cette série d'événements, lequel a débuté par un rappel filmique des trois premiers. On a ainsi pu voir sur vidéo des acteurs soumis à la fatigue extrême et à la douleur (du 11 au 14 janvier 2001), à la transe, à l'hypnose et au sommeil (du 4 au 7 mai), et à des psychotropes ou autres « paradis artificiels ». Le troisième document vidéographique est particulièrement précieux, dans la mesure où ce protocole n'a pu être présenté en public, à cause d'une forte possibilité d'intervention policière incompatible avec la bonne marche de l'événement. Nous avons donc pu assister sur vidéo à la répétition générale de l'expérience, qui paraissait aussi honnêtement menée que les deux autres. En effet, les interprètes ne semblaient pas du tout simuler les effets sur leur organisme des substances qu'ils étaient censés avoir ingurgitées, ou qu'ils ingéraient carrément devant le public.

Les 28, 29, 30 novembre et 1^{er} décembre 2001, le « Quatrième protocole » avait pour titre : *Corrélation possible entre*

1. « Les idées dangereuses », *Jeu 101*, 2001.4.

stimulation sexuelle et interprétation chez l'acteur en représentation. Il s'agissait, pour le Docteur Crête, « [à] l'aide d'objets, d'images et de produits susceptibles de modifier le niveau d'érotisation d'un individu », d'explorer « une facette méconnue du jeu de l'acteur : l'interprétation en état d'excitation sexuée » (communiqué).

Le théâtre au labo

La représentation avait lieu à l'Université de Montréal, dans l'amphithéâtre Z-110 de la Faculté de médecine, à l'extrême droite du Pavillon principal. Encore que le mot « représentation » ne soit peut-être pas approprié pour désigner ce à quoi j'ai assisté, avec une centaine d'autres « participants ». Il s'agissait certes d'un spectacle : chacun devait payer sa place et attendre dans le couloir que l'on fasse signe au public d'entrer. Mais outre le lieu, des signes



nous disaient que nous n'étions pas au théâtre. Ainsi, en guise de programme, chaque spectateur se voyait remettre une banale chemise de carton jaunâtre contenant des feuilles dactylographiées ainsi qu'une « Fiche du spectateur » en cinq pages, qu'il fallait remplir. Ce formulaire préparé par « L'équipe du Docteur Crête » combinait sondage (précieux pour Momentum) et appréciation de la soirée.

Un des sous-titres de cette manifestation était : « Une conférence spectacle présentée par le Docteur Crête* », avec un astérisque précisant marketingement : « Ce

spectacle est déconseillé aux moins de 18 ans » (carton publicitaire). Nous avons donc eu droit en première partie à une très sérieuse et aride et longue et vraie conférence de Johanne Lévesque, intitulée « Substrat neurobiologique de l'autorégulation émotionnelle consciente ». Se référant à des recherches qu'elle a menées récemment, cette étudiante de cycle supérieur a montré, alliant naturel et humour, comment des stimulations peuvent modifier le comportement de cobayes humains consentants, laissant surgir des émotions fondamentales ou primaires : peur, joie, colère, dégoût, tristesse, excitation sexuelle. Illustrant ses propos d'extraits vidéo, elle a invité les spectateurs à émettre des commentaires ou à lui poser des questions, auxquelles elle a répondu avec rigueur et aplomb.

Puis, le Docteur Crête a présenté son équipe et ses « volontaires ». S'adressant directement à la salle, vêtu d'une blouse blanche, il parle en arpentant la « scène », prend une gorgée d'eau, s'assoit naturellement sur le bord de son bureau. Il a l'air d'un vrai prof de médecine, un peu jeune peut-être, étrangement comique avec son air sérieux et détendu. À sa droite se trouve une infirmière, Marie-Josée Lévesque dite Garde Lévesque, dont le carton publicitaire du spectacle précise le pedigree : « de l'Ordre des Infirmières du Québec ». Son rôle consistera à prendre la pression de chaque cobaye humain avant et après l'expérience à laquelle il se prête, à s'assurer de la stérilisation de tous les accessoires utilisés et à assister chaque sujet avec l'efficace pudeur d'une personne rompue à ce genre d'exercice.

Voilà le Docteur Crête qui décrit maintenant le cadre du Quatrième protocole. Il a choisi six sujets, trois hommes et trois femmes, autant hétérosexuels ou homosexuels que bisexuels. Chacun s'est engagé

à respecter une abstinence de vingt-quatre heures avant d'arriver au laboratoire. Tous sont vêtus d'un uniforme blanc d'hôpital, dont le pantalon a été modifié pour permettre l'introduction d'accessoires et rendre accessibles les organes sexuels. On nous présente ensuite successivement cinq expériences, dont la première est une conférence sur la masturbation donnée par un comédien : Paul-Patrick Charbonneau. Celui-ci livre dans un premier temps son exposé debout derrière un lutrin. Puis, il disparaît dans une petite pièce attenante à la scène pour se « préparer » – au moyen de photos, de films et d'objets – à redonner le même laïus, mais cette fois soutenu par un accessoire stimulant. Il revient sur la scène arborant un pénis que l'on imagine en érection, mais couvert d'une boîte métallique bien attachée à ses hanches. Arrivé derrière son lutrin, il enlève la boîte et (on le devine) introduit son sexe dans un fourreau fixé au meuble, de façon à pouvoir se masturber, debout, tout en jactant. Son propos apparaît alors émaillé de quelques hésitations, de courtes pauses lui permettant de jouir publiquement d'un plaisir étrange, en essayant de ne pas perdre le fil des notes qu'il lit toujours. Un grand écran vidéo retransmet en direct son visage et son buste, en gros plan. Par moments, une coïncidence s'établit entre le texte et l'action, suscitant chez l'acteur une esquisse de sourire et quelques gloussements dans la salle. Après s'être ainsi exécuté, le comédien se retire de son fourreau, referme son pantalon et s'installe au fond de la scène, où le Docteur Crête le cuisine sur ce qu'il a éprouvé, en prenant des notes. Charbonneau retient surtout qu'il a eu du mal à se mettre en situation dans la salle d'à côté, ce qui a produit chez lui une très faible érection (plus précisément : 1 sur une échelle de 1 à 8).

La deuxième expérience porte sur l'excitation sur un sujet femelle (Sylvie Moreau)

et un sujet mâle (Stéphane Demers), par « stimulation mammaire, clitoridienne, anale et prostatique ». Le Docteur Crête présente encore, appuyé par la vidéo sur grand écran, les objets dont le couple sera harnaché : cette fois, un godemiché anal pour l'homme et, pour la femme, des ventouses vibratrices clitoridiennes et mame-lonniques, dont elle pourra contrôler l'action avec une télécommande. Le texte choisi dans leur cas est un extrait de *Gaston le chanceux*, une bluette de Gilles Latulippe. L'interprétation de la scène « à nu », pourrait-on dire, a lieu alors que le sujet précédent (le masturbateur solitaire) tente de se « préparer » dans sa chambre pour sa deuxième intervention. Puis, c'est au tour de Sylvie Moreau et de Stéphane Demers de s'éclipser dans la pièce attenante, pendant la deuxième partie de la conférence de Charbonneau (avec accessoires). Lorsque le couple en ressort, muni de la quincaillerie précitée, Demers a les fesses serrées et Moreau se dandine comme une poule. Leur interprétation du texte latulippien s'en ressent. Un fou rire pousse le Docteur Crête, toujours attentif et sérieux comme un arbitre de la LNI, à leur demander s'ils souhaitent interrompre l'expérience. Ils refusent et décident de poursuivre stoïquement la déclamation de la scène dans laquelle une femme naïve accepte de l'argent d'un collègue de son mari absent en échange de faveurs sexuelles, pour apprendre à la fin que cet argent était la paie de son époux.

Les deux partenaires, interrogés après l'expérience par un Docteur Crête plutôt critique (« Visiblement, ça n'a pas contribué à faire de vous de meilleurs acteurs ! »), expliquent que cela s'est avéré très prenant, déconcentrant, plus difficile que prévu. Les acteurs se sont dits trop centrés sur leur corps pour pouvoir interagir valablement avec l'autre.

Le Docteur Crête. Photo :
Hélène Laliberté.



Un extrait de *la Chanson d'amour de cul*, de Michel Garneau (« J'ai l'impression d'être englué dans un océan de sexe et j'aime ça !... »), est ensuite joué par deux hommes, dont on nous prévient que l'un, l'obsédé sexuel, prendra du viagra, enfilera un élastique maintenant son pénis en majesté ainsi qu'un vibreur de gland, et portera pendant toute la scène un casque d'écoute qui lui susurrera les gémissements en direct d'une comédienne tapie dans la pièce attenante. Ainsi affublée, la victime, Guillaume Chouinard, avoue que parmi toutes ces stimulations, c'est la voix de la comédienne qui avait été la plus efficace. Elle le déconcentrait ou l'encourageait, mais ne le laissait jamais indifférent. Tout le reste relevait du mythe. Par ailleurs, le comédien dit n'avoir pas eu assez de temps pour se mettre en condition. Lui aussi.

Isabelle Brouillette joue pour sa part une scène des *Amours* de Jean-Pierre Ronfard, dans laquelle le personnage – masculin à l'origine, puisque c'est Ronfard lui-même qui l'avait interprété à la création – explique comment on peut boire le jus d'une mangue par un petit orifice à un bout du fruit, qui permet de la sucer après l'avoir longuement pétrie. La comédienne était pour cette prestation soutenue par un « koala simulant un cunnilinctus, avec

œuf vibreur ». En outre, elle était adossée à une planche verticale qu'un rideau dissimulait et soumise aux attouchements de trois autres acteurs qui, cachés derrière, sauf pour les bras et les mains, caressaient ses zones érogènes qu'elle leur avait auparavant identifiées.

La dernière scène est un extrait des *Monologues du vagin* d'Ève Ensler. La comédienne, Brigitte Poupart, est juchée sur une grande chaise entourée d'un rideau ne laissant apparaître que son visage. Le siège percé permet l'introduction d'un godemiché de bas en haut, que le Docteur Crête actionne au moyen d'un levier. La comédienne facilite l'opération grâce à un lubrifiant que lui apporte Garde Lévesque, avec des mouchoirs en papier. Le godemiché pénètre la cible une fois toutes les cinq secondes d'abord, puis toutes les deux secondes, par le geste ferme – mais appliqué – du Docteur, qui tient son chrono dans sa main libre.

Tout ce déploiement minutieux d'accessoires était ingénieux, imaginaire, étonnant. Les comédiens ont vraiment fait croire à leurs expérimentations, même si, on l'a su après, une de celles-ci était simulée. Le Docteur Crête a en effet prévenu le public à la toute fin de la soirée que :

« Entre stimulation et simulation, il n'y a qu'une lettre. » Quelle scène était fausse ? Difficile à dire. La laborieuse et méticuleuse lubrification vaginale par la dernière interprète était-elle du chiqué ? Ou les trémoussements et les fous rires du premier couple ? Ou encore la masturbation du premier conférencier qui se déhanchait derrière son lutrin ?

Si tous les gestes professionnels de Garde Lévesque avaient une dimension clinique parfaitement crédible, le jeu des comédiens tenait du travail en atelier, ou de la répétition. Aussi sérieux que l'exigeait le protocole, ils s'acquittaient tout de même de leur tâche avec l'air de vouloir relever un défi. Cette attitude se justifiait d'autant plus que, parfois, leurs prestations semblaient marquées par la torture davantage que par la jouissance.

Par contraste, Stéphane Crête, en grand orchestrateur, adoptait un panache qui donnait à son personnage la dimension d'une vedette de la science. Il fallait le voir

au début, arrivant à la course du fond de la salle, soutenu par une musique triomphale, alors qu'à l'écran on venait de le présenter comme une sommité du siècle. Il reste de la soirée la certitude d'avoir vu réduire l'écart entre deux univers, ceux de l'art et de la science, par un spectacle instructif – pour qui ne fréquente pas les *sex shops* –, risqué, drôle, flirtant avec les limites du scabreux, du pornographique et de l'érotique, et qui remue beaucoup de choses, surtout dans les têtes. Cela dit, si on n'a réellement « rien vu », ni un bout d'épiderme habituellement couvert ni le moindre geste sexuellement évident – les rideaux jouant toujours parfaitement leur rôle –, la conviction que les expériences étaient réelles produisait parfois un malaise, même si, en fait, elles auraient très bien pu toutes être simulées. En réalité, on avait l'impression de voir de la porno (en tout cas, de l'imaginer), mais légitimée par le cadre universitaire et par le fait même aseptisée, rendue presque irréaliste et mensongère. Troublant ! ■